

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 34

Artikel: Réhabilitation des belles-mères
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190529>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A droite et à gauche, deux grands parterres découpés en capricieux massifs, et terminés chacun par un jet-d'eau dont les gerbes, étincelant aux rayons du soleil, retombent au milieu de plantes aquatiques, ou s'évaporent en nuées rafraîchissantes.

Mais pour mieux jouir de cet Eden, créé comme par enchantement sous la baguette magique de la Société d'horticulture, transportons-nous d'abord à son extrémité occidentale, au rond-point affecté aux appareils de chauffage, meubles de jardins, poteries et autres objets se rapportant à l'horticulture. Là, nous embrassons d'un coup d'œil le riant et pittoresque ensemble de l'exposition.

A notre gauche, et fermant l'enceinte au nord, un double rang de galeries couvertes réunissant d'abondantes collections de légumes et de fruits, de fruits veloutés et séduisants qui mettent l'eau à la bouche et tentent notre main... Mais, chut ! n'y touchons point, c'est pour l'œil, non pour les doigts, encore moins pour la dent. Plus tard, dans huit jours, vous pourrez en tâter, si votre porte-monnaie le permet.

Parallèlement à l'exposition des fruits et des légumes, une centaine de massifs se succèdent en deux rangées, d'un bout à l'autre de la place, sous l'aspect le plus ravissant. C'est là que s'étalent, avec leurs richesses de feuillage et de fleurs, des milliers de plantes arrangées, groupées avec un goût exquis. C'est là que les regards du visiteur se promènent avec délices au milieu des Palmiers, des Fougères, des Coléus, des Aroïdées, des Bégonias aux feuilles panachées, des Fuchsias aux élégantes clochettes, des Héliotropes, des Verveines, des Cannas, des Dalhias, des Glaïeuls, et des Pétunias dont les fleurs blanches, mêlées aux Géraniums à fleur rouge, font un si charmant effet dans les massifs. Mais n'essayons pas de vouloir énumérer tout ce qui enchante et sourit sous nos pas ; faisons comme tout le monde, soyons tout yeux, et circulons autour de ces petites merveilles où le va-et-vient de la foule est indescriptible.

Que de vie et de mouvement ! que de gens qui admirent, que de détails qui provoquent et animent la conversation au milieu de ces fleurs rivalisant de formes, de teintes, de grâces et de senteurs !

N'oublions pas un des principaux attraits de l'exposition et faisons le tour de la grande halle située à l'occident et destinée aux plantes de serre chaude et d'orangerie, aux fleurs coupées, aux bouquets en tous genres, aux couronnes, aux corbeilles, aux jardinières, etc. Comme tout y est coquettement arrangé et disposé de façon à faire valoir les moindres détails. Et que de mystères, que de choses admirables à étudier dans la structure, les fonctions des organes, le mode de vie de ces plantes exotiques, dont, pour la plupart, nous autres profanes, ignorons les noms, mais qui peuvent néanmoins nous donner une idée des splendides richesses de la végétation des climats d'où elles sont originaires.

Suivons maintenant le côté méridional de la promenade, le long duquel courent des plates-bandes et de vertes bordures. Quelle superbe scène s'offre à nos yeux ! D'un côté, le Léman avec son majestueux encadrement de montagnes ; — à nos pieds,

autour de nous, des fleurs ; — au nord, le Palais de justice, sur l'escalier duquel se fait un mouvement considérable de visiteurs, dont la plupart montent jusqu'au dôme pour contempler de sa haute plate-forme un des plus beaux panoramas de la Suisse.

Mais l'heure s'avance et les dernières lueurs du soleil viennent de s'éteindre derrière le Jura, tandis que la lune montre déjà son globe radieux au sommet des Alpes.

A cette grandiose lampe du ciel, viennent s'ajouter celles de la science pour compléter cette belle fête du soir. Soudain, 12 grandes lampes électriques, à arc voltaïque, font éclater leur éblouissante lumière, qui filtre à travers les branches des grands tilleuls et se joue dans les massifs de fleurs et de verdure, dont les couleurs apparaissent vives et fraîches comme en plein jour. Soixante-dix autres lampes, plus petites, rayonnent sous les galeries couvertes de l'exposition des fruits et des légumes.

L'*Union instrumentale*, installée au pavillon central, attaque un air national et la gaité règne partout.

Voyez, au fond de la place, où le mouvement se porte plus que partout ailleurs ; c'est la jolie cantine, c'est le buffet tenu par M. Cottier, de l'hôtel Belle-Vue, et desservi par de charmantes demoiselles en costume vaudois.

On dit que le vin y est parfait, la bière excellente et fraîche : Est-ce que cela ne vous tente pas quelque peu ?... Allons voir si nous y trouverons encore des chaises libres, pour trinquer ensemble et causer des plaisirs de la journée.

L. M.

Réhabilitation des belles-mères.

De tout temps, on a fait des gorges chaudes sur les belles-mères.

On en a même dit pis que pendre.

Et pourtant, qu'est-ce qu'une belle-mère, après tout ?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

C'est elle qui ordonnait à sa fille de baisser les yeux en passant devant les statues des Tuileries. C'est elle qui a refusé de passer la soirée au Théâtre des Variétés ou du Palais-Royal plutôt que d'exposer votre épouse d'aujourd'hui à rougir des mots à double entente et des situations risquées.

Si vous avez pour compagne une jeune femme honnête, dévouée, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez.

C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier-né sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère c'est l'ange de la famille.

Marcelin, que j'ai rencontré l'autre jour à Royan se promenant tout rêveur sur la plage, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer sa belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il n'avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné

à ne pas faire exception, il aurait aujourd'hui une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

— Quelle mine de possédé ! m'écriai-je en le voyant.

— Ah ! mon ami, balbutia-t-il, si tu savais !...

— Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver, si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

— Qui m'eût dit cela, l'année dernière ? ajouta-t-il. C'est ici même, dans ce riant casino, que s'est décidé mon malheur. J'avais rencontré à Bordeaux deux petites créoles qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. En les voyant, mon ami, on songeait à cette annonce fallacieuse : « Mère et fille sont sœurs ! » Veuve à vingt-huit ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la découvris sur les allées de Tournoy, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Deux boutons de rose évadés de la Martinique. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille, je les faisais danser tour à tour ; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse rencontrer.

— De quoi te plains-tu ?

— Je me plains de cela, précisément. Ah ! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, acariâtre, me faisant à chaque instant de la morale !...

— Je ne comprends pas du tout.

— Tu vas comprendre. « Madame, dis-je un soir à madame Diamanty, quand vous remariez-vous ?

— Jamais, répondit-elle.

— Mais mademoiselle votre fille ?

— Ma fille se mariera parce qu'il faut faire comme tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

— Alors si je vous demandais sa main ?

— Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferais aucune difficulté à vous l'accorder. Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère...

— Oh ! vous n'êtes pas une belle-mère, vous...

— En effet, le rôle me conviendrait peu.

— Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

— C'est convenu.

— Et tu as épousé ?

— J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver... un sylphe, une houri..., il y a des moments où je me détourne pour respirer, dans la crainte qu'un souffle ne la fasse voler.

— Et la mère ?

— La mère est restée ce qu'elle était, rieuse, enjouée, avide de plaisir. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu ; mais ma belle-mère veut aller au bal, au théâtre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire... Et moi aussi, par conséquent. Si je risque parfois une observation, madame Diamanty me répond d'un ton fâché :

— Mais, mon ami, vous êtes un petit vieux ! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre !... Je suis jeune, moi, je veux m'amuser... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas !...

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

— Elle monte à cheval tous les matins... L'hiver, il faut la conduire à Monaco ; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonnée aux mercredis du cirque... Elle va au bal trois fois par semaine... Elle ne fait que lire et que chanter...

— Cela passera avec l'âge.

— Avec l'âge ! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit

mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures et ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte de Malefer, est continuellement sur ses talons. J'ai cru devoir faire quelques observations au vicomte, qui s'est écrié : « Monsieur, si vous pensez que j'ai été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main. J'en suis fou, et elle me désespère !... »

— Eh bien ! as-tu plaidé pour le vicomte ?

Marcelin fit un haut-le-corps.

— Le mariage, dit-il, comporte une dot et des espérances... Mon rôle est d'empêcher madame Dimanty d'avoir des enfants qui viendraient rogner la part de ceux que je compte avoir moi-même... et non de la pousser à une nouvelle union qui dépouillerait ma femme...

— J'avoue que la situation est difficile.

— Et cette évaporée, cette folle me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur le devoir des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

— Vraiment

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

— Quelque chose de drôle ?

— Elle m'a dit, en me tournant le dos : Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère !

(L'Indépendant de New-York.)

Chiffons.

Il y a dans les grandes gares, pour l'observateur philosophe, mille sujets d'étude de mœurs, de caste, de langage, de travers et de ridicule, et surtout de modes à noter.

Dans l'espace d'une demi-heure, voici deux contrastes que je glanai un dimanche matin.

C'était d'abord une Bernoise, en voyage de nocce apparemment, car son compagnon était empressé et attentif. Le charmant costume national, devenu si rare, qu'il fait se retourner tous les passants, rehaussait la fraîcheur de la jeune femme, en faisait un type, un tableau, un fort joli tableau.

Quoi de plus gracieux, de plus attirant que cette tête à la riche chevelure châtain, au visage à la carnation saine, fraîche, coiffée du chapeau, du simple chapeau de paille blanche, de forme plate, abaissé sur le visage comme pour le laisser deviner ; quoi de plus flatteur que la gorgerette éblouissante de blancheur, maintenue par le demi-corsage de velours noir, amincissant et cambrant une taille robuste, qui ne se soucie nullement d'imiter la guêpe parisienne. Les manches bouffantes et fermes, protégeant à peine le coude, et d'ondulantes chaînes d'argent, retenues par de riches agrafes, complètent ce pittoresque ensemble ? Quoi de plus noble aussi, dans sa simplicité, que la jupe noire en riche étoffe de laine, demi-longue, et que protège le large tablier de soie aux couleurs changeantes ?

Dire que tout ce charme, toute cette poésie du costume national s'en vont, et que nous n'avons d'autre espoir d'en sauver au moins le souvenir qu'en allant voir la pièce de Guillaume-Tell, et encore... le costume uranien a déjà des variantes !!

L'autre toilette de campagnarde vaudoise, en face de laquelle je m'assis peu après, m'aurait presque fâché si elle ne m'avait fait pitié. Représentez-vous une jupe de mousseline blanche à quatre étages de